RAPPORT DE CORRECTION

DE DISSERTATION PHILOSOPHIQUE ULM-LYON

Conception HEC Paris

SOMMAIRE

le sujet	2
Attentes du jury	3
Remarques de correction	4
Conseils aux futurs candidats	6

Le sujet

BCE
BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

Code sujet : 263

Conception : HEC Paris

DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

FILIÈRE LITTÉRAIRE

Programme BEL (ENS ULM A/L et ENS de LYON)

Lundi 6 mai 2019, de 8 h. à 12 h.

Qu'est-ce qui n'existe pas ?

N.B. :
Il sera tenu compte des qualités de plan et d'exposition, ainsi que de la correction de la langue.
Aucun document n'est autorisé.
L'utilisation de toute calculatrice et de tout autre matériel électronique est interdite.

Les attentes du jury

La commission chargée de l'évaluation des copies de la voie littéraire est unanime à considérer que, dans leur grande majorité, les candidats ayant composé se sont bien préparés à l'épreuve de philosophie et qu'ils ont consenti de réels efforts pour présenter des travaux formellement solides et nourris de connaissances substantielles. On peut ainsi se féliciter du fait que, dans l'ensemble, les khâgneux maîtrisent l'exercice de la dissertation et qu'ils savent préserver, dans leurs écrits, une qualité de langue très convenable – même si l'on peut, parfois, déplorer des accidents, des maladresses ou une maîtrise insuffisante de rhétorique de l'exercice.

Sur le fond, les principes ayant guidé l'évaluation des copies ont été ceux de la bienveillance et de l'ouverture, les choix théoriques des candidats ayant toujours été accueillis par la commission sans la moindre préconception concernant des voies supposées « obligées » de traitement du sujet. On ne s'attend pas, au concours, à pouvoir vérifier que tel ou tel système philosophique est connu et maîtrisé, ou que telle question reçoit bien telle réponse arrêtée, mais on espère plutôt voir éclore des démonstrations claires et rigoureuses adossées à des analyses précises et pertinentes du sujet proposé. On a ainsi pu observer que, bien souvent, une réflexion authentique sur le sujet a permis de dégager des distinctions cruciales – entre être et exister, par exemple – ou de souligner la significative « puissance du langage » dans une dialectique fictionnelle de l'existence et de l'inexistence ; et même si l'on a regretté que nombre de candidats ne soient pas parvenus à maintenir la tension de la négativité emportée par l'intitulé du sujet, on a été globalement satisfait d'argumentations formellement continues, suivies et cohérentes.

Remarques de correction

Les défauts que la commission a pu déplorer sont les défauts « standard » que les rapports de concours sont fréquemment amenés à dénoncer.

Analyse du sujet – Dans les copies les moins réussies, les différents sens du mot « existence » n'ont pas été suffisamment analysés, les simples possibles, les Idées abstraites ou les choses possibles mais non actualisées, les objets contradictoires, les objets fictionnels – tous ces existants ou non-existants étant aplatis et mis sur un même plan sémantique.

De même, avec une certaine candeur, certains candidats ont pensé que le sujet exigeait de faire l'énumération de toutes les choses inexistantes, puis, s'avisant de l'absurdité de la chose et confrontés à l'impossibilité de toute exhaustivité, ils ont admis l'impasse dans laquelle ils s'étaient enfermés, mettant abruptement fin à leur devoir ou se repliant sur une liste courte d'objets métaphysiques – Dieu, l'âme et le monde – dont l'existence seule leur paraissait problématique. Si, dans ce contexte sémantique, la distinction de l'existence et de l'essence pouvait être une entrée féconde dans le traitement du sujet, elle n'a malheureusement été que rarement exploitée. C'est que les candidats les moins aguerris ne parviennent pas, d'une manière générale, à tirer parti des distinctions conceptuelles les plus pertinentes, soit parce qu'ils ne les identifient pas, soit parce qu'ils manquent de ressources pour les explorer. D'où, dès lors, des simplifications abusives conduisant tantôt à une confusion des objets visés – ce n'est pas de la même façon que n'existent pas une montagne d'or et un cercle carré –, tantôt à de fausses appréciations sur les références convoquées pour corroborer le propos. On a pu lire, par exemple, que les Idées de Platon sont les seules choses qui existent véritablement, au motif du caractère instable du monde sensible. De fait, la conjonction est très forte entre l'imprécision des analyses sémantiques et une connaissance restée approximative des références classiques, qui ne sont pas toujours maîtrisées ou ne sont connues que de seconde main.

Il importe donc de rappeler que la lecture en première personne de textes classiques est indispensable, en philosophie, et que si l'emploi du temps en khâgne est extrêmement contraint, il faut néanmoins y ménager des espaces de méditation ou de prise de recul, pour ainsi dire, afin de mieux assimiler les connaissances par ailleurs acquises dans la fréquentation des cours de philosophie.

Un autre défaut assez typique et très général des copies est celui qui consiste à présupposer des analyses préalables à l'analyse et au traitement du sujet lui-même. En l'occurrence, nombre de candidats ont suivi une démarche consistant à examiner d'abord l'idée d'existence, pour en définir ensuite des sortes de limites ou pour trouver, par élimination, « ce qui n'existe pas ». Dans cette procédure, qui n'est que partiellement pertinente, il y a l'illusion que pour aborder une question, un traitement aussi exhaustif que possible d'une « sous-question » ou d'une « anti-question » est nécessaire – et l'erreur n'est pas liée à l'intitulé du sujet qui a été proposé, elle est « générique » et liée à une maîtrise insuffisante des enjeux théoriques ainsi que des procédures formelles de la dissertation. Rappelons donc que le traitement dissertatif d'un sujet, quel qu'il soit, exige qu'on aborde d'emblée, non tel fragment sémantique supposé le constituer, mais bien tout le sujet et rien que le sujet – non pas, donc, « ce qu'est exister » avant « ce qu'est " ne pas exister " », mais bien, dès l'abord, la possibilité même d'une énonciation de l'inexistence.

Une approche fautive, non tant du sujet proposé que de l'exercice même de la dissertation et de son horizon problématique, conduisait ainsi les copies les plus incertaines à développer, de façon assez arbitraire, un simple plan comportant, sur le mode de la juxtaposition, un nombre formellement déterminé de réponses à la question posée, comme si cette dernière, au fond, ne faisait pas problème. Devenu prétexte, le sujet était alors l'occasion de rapporter un cours d'histoire de la métaphysique, aussi fidèlement que possible, en faisant parfois défiler de manière ininterrompue des « objets métaphysiques » comme Dieu, l'âme, le monde, le néant, etc. ; et en allant des présocratiques jusqu'à Nietzsche ou Heidegger, la question posée étant bien lointaine, voire complètement oubliée, jusque dans la conclusion du propos.

L'ordre dissertatif – Le plan d'une dissertation ne consiste effectivement pas dans un empilement discursif arbitraire, il consiste, idéalement, dans le déploiement d'une réflexion qui puise sa source et sa force éclairante dans une analyse appropriée de l'intitulé d'un sujet. Aisée à formuler, la norme de l'exercice n'est évidemment pas aisée à mettre en œuvre.

Pour ce qui concerne les copies les plus faibles, le plan-type le plus courant aura sans doute fonctionné selon la logique suivante : [1] il faut d'abord et avant tout comprendre ce qu'est l'existence en elle-même (on convoque alors, généralement, Descartes) ; [2] ce qui n'existe pas ressortit dès lors à une notion purement subjective de l'existence (Bergson est alors utile, avec une critique standardisée de la notion de néant) ; [3] mais comme il faut sauver l'inexistence, il convient d'attribuer à la métaphysique le rôle de définir le rapport entre l'être et le néant (les sollicitations bibliographiques sont, ici, très diverses, de Platon à Hegel). Ce dernier point permettait, incidemment, de s'interroger sur la métaphysique en tant que telle – elle était, après tout, au programme de l'année – et de se demander si elle désigne vraiment un savoir légitime ayant sa place aux côtés de la physique, dont le caractère scientifique est, quant à lui, incontestable. De telles copies ne constituaient pas, au fond, de véritables devoirs de philosophie, mais rencontraient seulement l'occasion de restituer aussi fidèlement que possible un cours sur la métaphysique, sans se confronter au sujet proposé.

Un autre plan assez typique aura consisté à affirmer [1] que l'expérience sensible est la voie fondamentale permettant d'attester l'existence de la réalité et, par contrecoup, de décider de ce qui n'existe pas ; mais [2] que certains objets paraissent susceptibles d'être appréhendés par le biais de la raison et donc que [3] une forme ou une autre de conciliation devient possible de l'existence et de l'inexistence grâce à la dialectique hégélienne, l'hypersubjectivisme nietzschéen ou, plus étrangement, le subjectivisme husserlien. Ainsi beaucoup de copies se sont contentées de traiter la question de ce qui n'existe pas de manière simplement négative, c'est-à-dire par le biais de la réflexion sur ce qui existe, en restreignant cela aux seules abstractions rationnelles.

Les copies les moins bonnes se sont par ailleurs souvent perdues dès leur introduction, foisonnante en détails profus et confus, et se sont construites à partir des références connues et non pas à partir de l'intitulé du sujet. De nature essentiellement doxographique, elles ont enchaîné les références perçues comme « obligées » : le Poème de Parménide, la République et le Sophiste, la Métaphysique, les Méditations métaphysiques et la Critique de la raison pure, suivies de L'Enquête sur l'entendement humain, de Qu'est-ce que la métaphysique ?, de La Pensée et le mouvant, et, dans une moindre mesure, de L'Existentialisme est un humanisme, de Être et temps, de L'Être et le néant, ou du Proslogion, de la Somme théologique, sans oublier la loi des trois états d'Auguste Comte ou la critique carnapienne de Heidegger. La liste n'est évidemment pas exhaustive. Les plans, alors, n'expriment aucune espèce de progression de la réflexion, ils trahissent une simple juxtaposition de développements purement descriptifs, en l'absence de toute justification des arguments avancés, ipso facto transformés en arguments d'autorité par des candidats qui semblent se mouvoir dans l'arène gigantomachique où s'opposent de toute éternité les « fils de la terre » et les « amis des formes ».

Conseils aux futurs candidats

Si les moins bonnes compositions permettent de rappeler quelques règles dissertatives de bons sens, les meilleurs devoirs confirment que les sujets proposés aux candidats sont élaborés en vue de révéler leurs talents, non de stigmatiser leurs faiblesses.

De bonnes structures argumentatives – Bien des candidats ont justement montré que dire d'une chose qu'elle n'existe pas lui confère d'emblée une certaine existence, et qu'il importe donc de demander en quel sens il est permis de dire d'une chose qu'elle n'existe pas, ou s'il faut accorder à des êtres différents des degrés d'existence eux-mêmes différents. Des distinctions conceptuelles ont alors pu être mobilisées avec bonheur : être et exister, puissance et acte, possible et réel, subjectif et objectif. Les copies s'adossant à de telles distinctions parvenaient à montrer le paradoxe qu'il y a à vouloir définir un être

de l'inexistence, ou, à tout le moins, à tenir compte de la résistance de toute réflexion à un tel objet.

Sur de telles bases, on a vu émerger trois grandes classes de bonnes dissertations, qui se sont distinguées par le point de départ choisi.

[A] Les dissertations aux orientations *épistémologiques*, mais qui touchent également à la logique et à l'ontologie, partent du statut problématique du néant comme objet de pensée. S'il y a quelque chose qui est et qui n'existe pas, peut-on le connaître ? Si l'inexistant était, serait-il pensable, serait-il dicible ? C'est l'occasion de distinguer des *degrés d'existence*, de différencier *être* et *exister*, et de réfléchir sur ce qui peut articuler *néant* et *devenir*. Certes, on peut penser et dire que « ceci n'existe pas », comme on dit que « S est P » ; mais en utilisant la fonction logique du verbe être, confère-t-on l'être à la chose ? On ne pense pas de manière démiurgique en conférant l'être à ce qui n'existe pas : si l'existant est ce qui est concevable sans contradiction, ce qui est concevable sans contradiction n'existe pas nécessairement. Donc, même si je peux penser ce qui n'existe pas sans contradiction, cela ne lui confère pas pour autant d'être : l'inexistant peut être une *fiction*. À moins que l'argument ne serve à reconnaître l'inexistence comme catégorie possible de l'être, qui aide à y appréhender un présent ou une manifestation. Articulant alors la logique à l'ontologie, de telles copies demandent s'il suffit de définir l'inexistence par la seule négation.

Une simple négation langagière, en effet, nous présenterait l'inexistant, mais buterait dans le même temps contre le problème du statut de la négation : lorsqu'on dit « x n'est pas » et qu'on on dit ainsi le non-être, dit-on pour autant quelque chose *de* quelque chose ? C'est le problème, parfois bien repéré, du *Sophiste* de Platon : ce qui « n'existe pas » ne renvoie pas au pur non-être, mais bien à un être *autre* ou à l'idée d'une chute hors de l'existence : avoir été et n'être plus, ou encore n'être pas encore. Dans de très bonnes copies, cette approche ontologique a pu ouvrir sur une utilisation tout à fait pertinente de la distinction aristotélicienne entre l'acte et la puissance, qui à son tour a permis de définir l'inexistence comme puissance et de passer à l'idée d'actualisation de l'inexistence dans le devenir – allant dans certains cas jusqu'à Hegel.

Certaines copies, également, se sont attelées à la question du possible comme anticipation du réel et comme une manière de le faire préexister à son advenue. Or on pourrait dire plus justement qu'en réalité, n'est possible que le nécessaire, ce qui ne peut pas ne pas être et, par conséquent, qui est – à la rencontre, alors, de Spinoza. Le réel, dès lors, n'est pas à comprendre comme incluant, en plus de ce qui est, de virtuelles existences, des possibles qui pourraient ou qui auraient pu être ; le réel est plus riche que le possible et l'inexistant, qu'on le pense sous la forme du rien ou sous celle du néant, n'est qu'un leurre. Il n'y a pas de point mort avant l'existence, dit en substance Bergson dans *La Pensée et le mouvant*, il n'y a que « le plein des choses », l'apparition du non-existant n'étant que le résultat d'une attente subjective déçue. Ainsi, la critique bergsonienne du néant comme « faux problème » amène à l'idée du *virtuel,* que des candidats ont cherché à relier à celle d'inexistence.

D'autres copies, au rebours, ont adopté une orientation différente pour dire que si, pour exister, il suffit d'être déterminé à exister par son essence, le possible serait toujours déjà là et se confondrait avec l'être. La distinction entre l'*être*, qui est toujours ce qu'il est en

vertu de l'adéquation à son essence, et l'*existence*, qui serait à penser comme ce qui est en dehors de l'être ou qui sort de l'être, surgit de l'être même et se met à exister de manière toute nouvelle, dans une forme qui lui est propre, une forme inouïe et imprévue. L'être serait alors inexistant et l'existence seule serait « quelque chose », à savoir le « procès » même d'exister (selon *Procès et réalité*, de Whitehead). Dieu ou le néant seraient d'autres mots de cet « être » inexistant, immuable, intemporel et qui ne s'informe pas autrement qu'il n'est. Au contraire, l'existence jaillit, surgit, déforme l'être, s'informe d'une forme nouvelle à partir de ce fonds originaire in-existant qui est indéfini et qui informe.

[B] Une seconde catégorie de bonnes copies propose surtout une analyse de « ce qui n'existe pas » à partir du problème des *représentations de l'inexistence*.

Plusieurs copies, par exemple, ont proposé des développements pertinents sur le rôle du langage pour « faire exister », ou encore sur l'art qui « crée de l'existant ». Dans le meilleur des cas, on a cherché à se prononcer sur le statut ontologique des mots ou des œuvres d'art, dans le but d'éclairer le passage conduisant du néant à l'être. Mais c'est aussi dans ce cadre que des analyses ont essayé d'articuler inexistence et imagination, par le biais d'exemples tirés de la *fiction*, artistique ou non. Si tous les candidats n'ont pas su tirer parti de la création des êtres imaginaires, certains ont pu cependant associer de manière assez pertinente et efficace l'idée d'inexistence et celle de valeur, soit pour souligner l'importance de la fiction dans l'existence individuelle et dans la vie sociale, soit pour faire intervenir l'idée de liberté humaine, essentiellement tournée vers l'avenir et faisant progressivement advenir tout ce qui n'est pas.

Des copies un peu plus élaborées encore sont parties de la difficulté qu'il y a à définir l'existant dans l'antithèse du sensible et de l'intelligible, pour affronter la difficulté inhérente tant à la disjonction qu'à la juxtaposition de ces deux domaines, en essayant d'articuler les idées entre elles : exister, est-ce avoir une existence matérielle, corporelle, ou bien l'esprit seul fait-il exister ce qui est en le pensant ? Est-ce que l'homme perçoit le réel ou est-ce qu'il le fait exister en le concevant en son esprit ? Le geste initial de la métaphysique consiste à rompre avec les données sensibles, à les dire apparences inessentielles, en les mesurant à l'être véritable, à ce qui est pensé. La pensée donnant accès à l'essence et donc à l'être, l'être est lui-même l'essentiellement pensable. On a pu alors opposer l'idéalisme de Parménide ou de Platon à une vision matérialiste de l'existence (Démocrite) ou à une définition de l'être comme ce qui devient toujours (Héraclite).

Or une fois consommée la rupture entre sensible et intelligible, le monde est à reconstruire *a posteriori* par le sujet, qui ne l'atteint que par la représentation ou ne le reconstruit que par l'objectivation. On est en droit dès lors de se demander dans quelle mesure le fait de laisser advenir le monde dans sa corporéité propre permet de rendre compte de l'existence des choses, et rompre de ce fait avec la thèse de l'invalidité des données sensibles – qui pose que rien n'existe sans la présence d'un sujet qui conférerait son sens à la chose. Ce que fait Husserl dans les *Méditations cartésiennes* en posant que le monde n'est pas à reconstruire *a posteriori* par le sujet, mais, à l'inverse, qu'il est la condition première de

l'existence du sujet. C'est ce que fait aussi, d'une autre manière, le réalisme contemporain, en affirmant que tout ce qui est existe en dehors de nous : la face cachée de la lune existe ; l'arbre, quand il tombe dans la forêt, fait du bruit, qu'une conscience soit là ou non pour appréhender l'événement. Contre la thèse de l'irréalité des objets matériels ou celle de leur existence incertaine, les choses existent en dehors de moi, elles sont en relation entre elles et existent indépendamment de moi qui les pense. Ce qui n'interdit pas de conclure que ce qui existe n'existe que pour une conscience qui s'en saisit et qui en dit l'existence dans le langage ; et que les choses sont, mais que n'existe que ce que la conscience peut ressaisir, appréhender et formuler.

De telles copies ont donc fait coïncider les registres représentationnel et logique ou ontologique. La question que pose en substance la logique à la réflexion philosophique sur l'existence est effectivement cruciale : est-ce que je dis quelque chose de quelque chose quand je dis « ceci n'existe pas » ? Un bon nombre de candidats ont posé le problème avec Carnap, qui adresse à Heidegger cette même question, notamment lorsqu'il critique la proposition « c'est le néant qui néantit » : dire « ceci n'existe pas » revient à affirmer « ceci est inexistant » ; mais une telle phrase ou une telle pensée signifient-elles quelque chose ?

[C] Une troisième classe de copies, enfin, a insisté sur l'existence, *pour la conscience humaine*, du rien, du néant.

En règle générale, les candidats se sont alors proposé de penser la relation entre existence et phénoménalité dans le but de clarifier le mode d'être paradoxal de l'inexistence et celui, original, de l'existence – avec une distinction entre « ce qui existe » et « ce qui vit », par exemple. On pouvait parfois retrouver l'idée de monde associée à celle de temps. Plusieurs copies ont ainsi pu expliquer la différence entre « ce qui n'existe *pas* » et « ce qui n'existe *plus* » ou « ce qui n'existe *pas encore* », faisant apparaître une *relativité* essentielle de l'inexistence, (a) soigneusement distinguée d'une inexistence qui aurait une valeur *absolue,* telle que le néant ; ou (b) destinée à signifier l'importance des catégories temporelles du « passé » et du « futur » dans la signification de l'existence humaine et de son présent (avec l'aide d'Augustin ou de Heidegger).

Pour entrer un peu plus avant dans leur détail, des copies « existentielles » ont interrogé l'existence à partir de la distinction entre la vie de tous les êtres vivants et l'attitude propre à l'homme, qui serait seul à *exister*. Vivre comme un homme, c'est « exister » et non pas simplement « être », dit-on. Ou encore : vivre de manière humaine, c'est exister, et non pas simplement vivre, comme la plante ou l'animal sont en vie. Mais aussi, pour l'homme, ce qui n'existe pas est au centre de l'existence à travers l'expérience de la mort. L'inexistence peut être au cœur de son monde d'homme ; et l'expérience de l'angoisse lui révèle réellement le néant, même si l'existence du néant ne saurait être, au sens strict, un prédicat logique. La négation de ce qui existe n'est pas le non-être de la chose, ni l'énonciation logique de ce qui n'est pas : car c'est un vécu. En ce sens, l'homme est donc seul à pouvoir distinguer le non-être de ce qui n'existe plus, la chute hors de l'existence de ce qui n'est pas : « avoir été », pour l'homme, n'est pas « ne pas être ». Exister, c'est avoir été : il y a une exigence

éthique à faire la différence entre « n'exister *pas* » et « n'exister *plus* » – ce que seul l'homme peut garder en conscience et en mémoire.

Dans cet axe d'analyse, certaines copies sont parvenues à proposer une articulation, finalement rare, entre l'inexistence et la *mort*, certains développements sur le rôle structurant de la *mort* et de l'*absence* dans le champ de l'expérience humaine ayant été particulièrement émouvants à lire, et d'une étonnante maturité et perspicacité pour de si jeunes candidats. L'inexistence n'apparaissait plus seulement comme une catégorie logique, mais comme un *mode d'être*, comme une *valeur*, une *force* ou une *puissance d'exister* capables d'orienter le sujet et la société, de leur servir de sens normatif essentiel. On a pu relever l'usage souvent très intéressant de penseurs tels que Husserl, Heidegger, Merleau-Ponty, Sartre ou Levinas, les meilleurs candidats reliant ontologie et existence dans l'expérience spécifique de l'angoisse, révélatrice de la manière dont l'inexistence comme mort ou absence peut « travailler » le cœur de l'expérience humaine, finissant par rapprocher l'idée d'inexistence de celle de perte ou de négation de la signification – ce qui ne fait plus sens pour personne.

*

Il faut le redire : le niveau du concours est tout à fait honorable et les khâgneux qui souhaitent se consacrer à de « hautes études commerciales » ne transigent en rien sur les fortes exigences intellectuelles de l'exercice de la dissertation philosophique. Leur renouvelant donc ses encouragements, la commission chargée de l'évaluation des copies de philosophie tient à leur confirmer sa satisfaction pour le travail fourni et pour les efforts consentis. Et elle espère qu'une lecture attentive et quiète de ces quelques remarques permettra aux futurs candidats d'aborder l'épreuve, à l'avenir, avec toute la confiance nécessaire à un succès académique pleinement mérité.